

L'instance du soi

Benoit Virole

2011- réédition 2019

Résumé

Ce texte publié en 2011 dans *La Complexité de soi* présente notre conception du soi comme une instance, de plein droit métapsychologique, générée par la récursivité narcissique. L'investissement d'amour du moi par le moi modifie sa structure interne en générant une instance de complexité supérieure.

Mots-clefs

Psychanalyse Sciences de la complexité

Les trois paradoxes de soi

Le mot *soi* en français désigne un pronom personnel réfléchi de la troisième personne du singulier. Pronom, il n'a pas de consistance sémantique. Il est tributaire d'un autre agent, le nom, avec lequel il est dans une relation de renvoi. Pronom personnel, il est dans une relation de délégation de la personne. Il répond aux nécessités de la grammaire, pour le renvoi au sujet ou pour une distribution complémentaire¹. Pronom en troisième personne réfléchi, le soi n'est pas le moi de la première personne. Il nécessite la réflexivité. Toutefois, on peut dire en première personne « *je me demande* » où la réflexivité sur soi est présente mais elle est compréhensible que par le dédoublement de soi. Enfin, pronom personnel au singulier, le soi est unique. Nous pouvons écrire au pluriel, « *ils se demandent* ». Mais nous ne pouvons mentaliser cette phrase que comme la sommation de réflexions individuelles. En français, le mot *soi* est donc un mot grammatical. Il est difficile de lui attribuer une substance et d'écrire ainsi : *le soi*. Par contre, la langue anglaise attribue sans difficulté le statut de substantif au terme de *Self* (par exemple dans l'expression *Take*

care of your Self). Le terme de *Self* a été utilisé dans la littérature française en psychologie pour se substituer au terme inusité *le soi*. L'usage n'a pas perduré. L'expression *le soi* est entrée en sciences humaines sous une forme substantivée et nous garderons cet usage. Le soi n'est pas un reflet lié aux contingences de la langue mais une réalité psychologique. Cette réalité se présente sous la forme de trois qualités.

La première de ces qualités est la *continuité* de notre corps dans le temps et l'espace. Nous ne faisons qu'un avec notre présence au monde. Notre soi est constant malgré nos déplacements. Seules les expériences psychopathologiques, toxicomaniaques et mystiques, nous permettent de ressentir des dédoublements ou des évasions de notre corps. Le sentiment de présence au monde est tributaire de l'expérience sentie de notre corps. Or, notre corps change au fil des ans et notre sentiment de soi reste le même. Nous pouvons changer intérieurement de point de vue sur le monde, sur les autres, sur nous même. Nous pouvons adopter des idéologies nouvelles, changer de langue, peut-être changer de visage, mais notre soi reste inchangé. Seule une amnésie radicale peut entraîner un oubli de soi. La fiction s'empare régulièrement de ce thème car il constitue un horizon limite de l'existence humaine. La

1. Chevalier J.C., *Grammaire du français contemporain*, Larousse, 1997, p. 235.

continuité de notre sentiment de soi est énigmatique. Notre corps et notre environnement sont en modification constante et pourtant nous restons continus à nous même.

Le second paradoxe est celui de la *démarcation*. Nous sommes distincts des autres et pourtant les autres sont en nous. Ce paradoxe se décline dans toutes les dimensions de l'expérience humaine. Nous ne pouvons supporter la solitude et pourtant l'autre nous insupporte. La psychologie du développement montre que nous construisons notre sentiment de soi, non seulement au travers de la connaissance de notre image par le miroir mais aussi par les identifications aux personnes de notre entourage. Être soi impose d'être semblable à l'autre par l'identification, et différent par la démarcation. On en trouve une illustration éloignée dans les stratégies publicitaires qui tentent de proposer des objets de consommation répondant aux désirs paradoxaux d'être semblable et unique.

La question de la démarcation entre soi et l'autre n'est pas l'apanage de la psychologie. L'immunologie est également confrontée à la question de l'identité de l'organisme. Comment comprendre que la mère ne rejette pas son embryon alors qu'il est un étranger immunitaire? Pourquoi le système immunitaire considère certains tissus de son organisme comme étrangers comme dans les maladies auto immunes? Comment le système immunitaire peut-il se modifier lors de perturbations d'ordre psychique? L'immunologie a pu, en partie, répondre à ces questions en décrivant les interactions locales entre antigènes et anticorps et en pensant l'ensemble du système de façon dynamique. Elle constitue un exemple de science capable d'intégrer une complémentarité des points de vue entre les échelle locales et globales. Elle apporte également un éclairage nouveau sur la question de l'identité. La distinction tranchée entre soi et non soi ne peut répondre à toutes les questions posées par les phénomènes immunologiques². Nous sommes en partie composés d'organismes symbiotes. On ne peut donc pas tra-

cer une frontière fixe, stable, entre le soi et le non soi. Si nous transposons cette continuité entre soi et non soi dans le domaine de la psychologie, nous pourrions imaginer que la démarcation avec l'autre est illusoire. La perte d'un être cher nous ampute d'une partie de nous même. La clinique du deuil atteste que nous sommes constitués intimement de l'existence de l'autre.

Le troisième paradoxe est celui de notre sentiment d'unité. Nous sommes capables de réaliser des actions orientées vers la réalisation d'un but unique bien qu'elles demandent la conjonction de fonctions différentes. C'est une problématique classique de la psychologie. Comment peut-on parvenir à réaliser des conduites unifiées à partir d'éléments constitutifs séparés? Sous sa version phénoménologique, le problème est la construction d'un objet mental unifié à partir des données disjointes de la perception? Sous sa version cognitive, le problème est celui de la cohésion des traitements d'informations réalisés par des modules distincts. Notre sentiment d'unité de soi est lié à notre capacité de réaliser de façon cohérente des actes intentionnels, réalisation demandant la coordination de systèmes perceptifs, cognitifs et musculaires. Toute altération de cette coordination aboutit à une perte de sentiment de soi. La clinique des déficiences sensorielles en fournit des illustrations frappantes. La perte brutale d'un sens entraîne des sentiments d'étrangeté jusqu'à ce que, dans les cas heureux, une réorganisation réinstalle un sentiment de soi³.

Ce sentiment d'unité nécessite paradoxalement une dualité. Nous ne pouvons avoir conscience de nous même que par un dialogue interne. Le moi ne peut se définir lui-même. Une différenciation intrasystémique est nécessaire pour la conscience de soi. Elle entre en contradiction avec la nécessité de l'unité pour être soi. Il faut être deux en soi pour se sentir un. Mais si *je* peux intégrer dans un dialogue intime ma dualité constitutive, *je* ne peux être moi que dans la certitude de mon originalité. Le paradoxe de l'unicité ne se résout que par l'injonction à l'originalité. Il n'existe pas au monde un être totalement semblable à moi.

2. Pradeu Th., *L'immunologie et la définition de l'identité biologique*, thèse, Paris I, Sorbonne, 2007.

3. Cf. en annexe l'observation clinique N° 2.

Je suis donc unique. Toutefois je ne peux exister en tant qu'être original qu'au travers de mes actions singulières. Mes attributs corporels ne suffisent pas. Ils doivent être magnifiés par mes choix vestimentaires quitte à risquer la normalisation dans la mode. Mais ces attributs ne suffisent pas à garantir mon originalité. Seul mon discours sur le monde, c'est-à-dire mon action, me différencie. C'est par l'action que le réel est transformé et la trace de cette transformation sur le réel m'assure de ma singularité. C'est pourquoi, le soi n'existe que dans la création d'œuvres, fussent-elles aussi banales que la culture de fleurs sur un balcon parisien, l'entretien d'un vélo, ou aussi valorisées socialement que la composition d'une symphonie et la direction d'une entreprise. Inversement, les philosophies orientales cherchent à annihiler le sentiment de soi, considéré comme à l'origine de nos maux, par une suspension de l'acte.

Ces trois paradoxes du soi constituent un défi pour la psychologie. Nous ne pouvons pas penser simultanément l'unicité et l'altérité, la cohésion et la diversité, la continuité et le changement. Nous sommes devant un problème typique de la complexité, celui de la coexistence des contraires. Mais comme dans tout problème complexe, il existe une voie d'approche. Le narcissisme est le fil rouge dénouant la complexité du soi. Il ne peut exister de soi sans une forme d'amour de soi.

La nécessité du narcissisme

En psychanalyse, le narcissisme définit un stade de la libido où l'enfant se prend lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. L'investissement narcissique détourne de la libido du monde des objets et inversement l'investissement des relations d'objets détourne de la libido du sujet. Dans la conception liée à la première topique, le stade du narcissisme s'intercale entre la phase auto-érotique et la phase objectale. Avec l'apparition de la seconde topique, Freud postule l'existence d'une phase primaire où il n'existe aucun objet externe. Au départ, existe un stade anobjectal, un état primitif, nommé narcissisme primaire, marqué par l'indifférenciation

entre moi et ça, et dont la vie intra-utérine est le prototype et le sommeil sa résurgence quotidienne. Le narcissisme peut permettre l'intériorisation d'une relation (identification narcissique) à l'objet comme dans la mélancolie où « l'ombre de l'objet » tombe sur le moi. Seuls les sujets présentant des psychoses relèvent d'une fixation à cette phase narcissique. La psychose est associée à un accroissement de la libido narcissique dans le moi et un appauvrissement des relations d'objets.

Aujourd'hui, la plupart des psychanalystes ont abandonné cette notion de narcissisme primaire et acceptent les apports de l'éthologie humaine qui ont montré l'existence d'interactions précoces impliquant d'une façon ou d'une autre des relations objectales. Pour Mélanie Klein, il existe des relations objectales dès l'origine et seulement des *états* narcissiques définis par le retour de la libido sur des objets préalablement intériorisés. Balint récuse également l'existence d'un narcissisme primaire contraire aux nécessités des échanges vitaux et à l'expérience clinique qui montre les personnalités narcissiques comme étant sensibles à la réalité extérieure. Pour Paul Federn l'effondrement du monde dans la psychose est l'effet d'un appauvrissement narcissique et d'une rétraction des frontières du moi.

Pour Freud, l'idéal du moi, héritier du narcissisme originaire, est guidé par un fantasme de retour au narcissisme perdu de son enfance que le moi projette devant lui. L'écart entre les réalisations effectives de son moi et ses idéaux est évalué par le surmoi, héritier du complexe d'Edipe.

Dans les premiers temps de la vie psychique, l'idéal du moi aide le moi à se différencier du ça en lui fournissant des figures de réalisation. La formation de l'idéal du moi aurait donc une valeur de modèle initial et le surmoi d'évaluateur secondaire. Pourtant dans les textes freudiens, les deux fonctions sont souvent confondues et la différenciation de l'idéal du moi comme instance autonome n'est jamais affirmée nettement. Laplanche et Pontalis définissent l'idéal du moi comme « une instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications aux pa-

rents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. »⁴.

Sur un plan génétique, l'idéal du moi assure une fonction de progression de la structuration du moi. Il permet au moi de supporter les frustrations liées au principe de réalité et à l'abandon de toute puissance narcissique par une forme de gratification partielle, celle de la conformité aux idéaux. Mais comment cette conformité peut-elle être évaluée dès le début de la vie psychique ? Une instance tierce est logiquement nécessaire. Cela pourrait être le surmoi mais il n'est pas encore constitué puisqu'il est l'héritier du complexe d'Œdipe d'apparition plus tardive. Il existe une difficulté d'ordre génétique à la compréhension des relations entre l'idéal du moi et les autres instances. La seule solution à cette aporie est d'attribuer le statut d'instance à l'idéal du moi, et donc au narcissisme.

Poser que le narcissisme est une instance constitue une évolution majeure dans la conception de l'appareil psychique. Un grand nombre d'auteurs flirtent avec l'idée d'un narcissisme possédant sa dynamique et son économie mais rechignent à lui donner le statut d'une instance topique.

« Le soi définirait ce moment de l'évolution où, au sein des investissements narcissiques primaires, l'investissement du sujet par lui-même inclut l'investissement du sujet par la mère et les apports émanant de cette dernière... Ce soi fonctionnerait comme une instance différenciée ayant tout au long du développement un destin fonctionnel propre intervenant dans les vicissitudes des organisations fantasmatiques ultérieures et des conflits intrapsychiques. »⁵

Le titre de l'article de Green en 1966 résume la question⁶ : le narcissisme est-il une *instance* avec son autonomie de fonctionnement, ses limites, ses propriétés, ou bien est-il un *état* résultant des investissements pulsionnels du moi, ce qui laisse entendre le terme de libido narcissique ? La notion de soi (*Self*)

chez les analystes anglo-saxons reflète cette position. On évoque le soi, le faux-soi, les distorsions du soi, en le définissant comme résultant d'un investissement narcissique du moi. Le soi est considéré comme une organisation pleine de représentations idéales du moi. Mais il ne s'agit pas d'une instance de plein droit métapsychologique comme l'a souligné Jean Laplanche et dont l'usage tend à rendre le moi autonome vis-à-vis de l'inconscient :

« ... à mon sens, la notion de *Self* mise en avant par l'école britannique (Winnicott) – notion insidieusement conquérante sur le terrain français – ne se comprend qu'en complémentarité avec celle d'un moi adaptatif et autonome. La notion du soi comme image identificatoire de soi-même sert à mon sens à dédouaner un moi adaptatif et autonome, un moi pur de toute distorsion dans sa relation à la réalité. (...) Cela dit, tout en étant pour ma part très critique à l'égard des fonctions autonomes du moi, je pense qu'il n'est pas question de nier l'existence de certains montages biologiques auto-conservatifs. (...) la théorie attribue au moi les mécanismes de l'auto-conservation puisque précisément il se les attribue lui-même : le moi vient reprendre, au nom du propre amour du moi, les montages auto-conservatifs. »⁷.

Grunberger et le soi instance

Béla Grunberger a franchi le pas. Il attribue au narcissisme le rang d'une instance au statut métapsychologique comparable au moi, au surmoi, et au ça⁸. Dans cette nouvelle topique, le narcissisme peut s'opposer aux autres instances. Le narcissisme existe depuis le début de la vie anténatale. Il est un état primaire indifférencié lié à une homéostasie parfaite, où n'existent ni sujet, ni objet, ni conflit. Dès la vie fœtale, coexistent une vie pulsionnelle contenant en germe la pulsion sexuelle (dont la ma-

4. (*Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1967)

5. Kestemberg E., Kestemberg J., Decobert S., *La faim et le corps*, 172, Puf, 1977, p. 275.

6. Green A., « Le narcissisme primaire, structure ou état », *L'inconscient*, 1966, 1, pp. 127-156, 1967, 2, pp. 89-116.

7. Laplanche J., *La sublimation*, problématiques III, Puf, 1980.

8. « L'analyse, moyen de rétablissement narcissique, ne peut être souhaitée et réalisée que par celui qui désire ce rétablissement et donc le changement en question. C'est le narcissisme auquel nous venons de conférer la dignité d'une instance psychique baptisée Soi. » Grunberger B., *Le narcissisme, Essai de psychanalyse*, Paris, Payot, 1971, p. 140.

nifestation physiologique est la prolifération cellulaire) et une agressivité au service des intérêts du moi (le métabolisme foetal utilisant de façon parasitaire le métabolisme maternel en est la manifestation). Comme la mère assume l'ensemble des fonctions, le fœtus vit un état d'*élation* absolue dont la trace constituera le noyau narcissique actif durant toute la vie et qui au cours du développement psychique deviendra une instance, le *soi*.

Après la naissance, l'état narcissique se prolonge de façon séquentielle. Le nourrisson dort beaucoup pour retrouver l'homéostasie narcissique. Lorsque les premières frustrations surviennent, l'enfant est amené à se réorganiser face aux pulsions insatisfaites. La structuration de son appareil psychique se réalise par les conflits entre pulsions et instances. Mais les frustrations liées aux insatisfactions pulsionnelles sont adoucies par le recours au narcissisme devenu instance qui va permettre à l'enfant de se construire comme l'objet valorisé dans le regard de sa mère. La *confirmation narcissique* est le dédommagement des angoisses du moi devant les exigences pulsionnelles.

Grunberger propose une modification intéressante sur le fondement du principe de plaisir. La thèse freudienne de l'abaissement du niveau d'excitation, qui ne tient pas devant le fait que l'augmentation de l'excitation procure du plaisir⁹, pourrait être réfutée et remplacée par celle du gain narcissique¹⁰. L'enfant intègre ses pulsions en les transformant dans des fantasmes narcissiques. Instance de transformation, le narcissisme s'oppose aux pulsions. L'enfant projette des figures de cette instance narcissique dans une autre instance, l'idéal du moi, qui servira d'anticipation de réalisation du moi.

À chaque étape de son développement, le moi doit recevoir une compensation narcissique. Si le narcissisme est blessé, par des vexations, des traumatismes, des altérations du corps, le moi est également blessé. L'analyse permet d'observer les relations entre le soi,

le moi et le surmoi. Au début de l'analyse, c'est le soi, source de la demande d'analyse, qui se renforce aux dépens du moi puis au cours de l'analyse, la névrose de transfert se développe et la situation d'inverse.

Grunberger considère les relations entre les instances comme celles qui lient plusieurs habitants d'une même maison, avec le ça à la cave, le soi dans une pièce, le surmoi dans une autre, et le moi, majordome de la maison et grand unificateur, qui devra faire cohabiter tout ce petit monde :

« Cette unification laissera subsister les anciens associés de la maison avec leurs fonctions propres dont seule la coordination adaptée et efficace témoignera du changement survenu. Le Soi tiendra à s'isoler dans une pièce aménagée par lui et à son usage (je ne parlerai pas ici du vieux locataire de la cave, le ça, ou du moins ce qu'il est devenu). L'autonomie que le Soi aura su se ménager ainsi, continuera à fournir au Moi, sa composante narcissique toujours nécessaire pour la bonne marche de la maison dont gérance lui fut confiée par le Soi. »¹¹.

Kohut et la structure bipolaire du soi

En parallèle de Béla Grunberger, mais sans en avoir eu connaissance de ses travaux, le psychanalyste d'origine viennoise émigré aux Etats-Unis, Heinz Kohut a développé une théorie proche. La pensée de Heinz Kohut est méconnue en France principalement du fait des effets de l'ostracisme de Lacan qui a caricaturé la psychanalyse nord américaine. L'article Kohut dans le *Dictionnaire de psychanalyse* de Roudinesco contient aussi un contre sens sur la notion de soi grandiose qui est compris comme une imago parentale idéalisée alors que Kohut les distingue. Les présentations d'Agnès Oppenheimer sont fidèles aux textes. Cependant son analyse manque, à notre avis, l'essentiel de la pensée de Kohut : sa tentative de penser un au-delà de l'organisation pulsionnelle

9. Dans *La Guerre et la paix*, Tolstoï a des pages admirables sur le plaisir des officiers dès qu'ils sont pris par l'excitation multi-sensorielle du combat, du moins au début de l'engagement.

10. Cf. Grunberger, *Op. Cit.* p. 144.

11. Cf. Préliminaire à une étude topique du narcissisme par dans la *revue française de psychanalyse*, mai-juin, 1958, et publié dans Grunberger B., *Le narcissisme*, essai de psychanalyse, Payot, 1971, 1993.

« In my view, then, the essence of psychoanalysis lies in the scientific observer's protracted empathic immersion into the observed, for the purpose of data-gathering and explanation. All further progress – the contributions made by Freud's ordering mind, by his courage and persistence; the contributions made by the best of the succeeding generations of analysts – is logically connected with the essens, and the activities that bring it about, directly or through trial and error, occur in intelligible sequences. . . psychoanalysis is a psychology of complex mental states which, with the aid of the persevering empathic-introspective immersion of the observer into the inner life of man, gathers its data in order to explain them. »¹².

Kohut est parti de l'analyse des troubles narcissiques chez ses patients. La demande d'analyse de la plupart des patients adultes ne relève pas d'une souffrance névrotique mais de blessures narcissiques. La nature du transfert instauré intègre une dimension œdipienne, mais il est toujours associé à une répétition de situations dans lequel le narcissisme est impliqué. La tentative du patient de restaurer son narcissisme blessé est la source de la dynamique de la plupart des cures. Contrairement à Grunberger, Kohut ne considère pas le soi comme une instance métapsychologique mais comme un contenu de l'appareil psychique¹³. Toutefois ses descriptions du soi invitent à penser qu'il en a une vision structurelle.

Pour Kohut, le soi est une entité bipolaire composé d'un premier pôle associant le soi grandiose et l'exhibitionnisme et d'un second pôle lié à la construction d'une imago parentale idéalisée. Le soi grandiose et exhibitionniste correspond à l'énoncé, *je suis parfait et tu m'admires*. Le second pôle correspond à l'énoncé, *tu es parfait et je fais parti de toi*. Ces deux pôles sont à la source de deux types d'investissements narcissiques qui coexistent côte-à-côte avec des prégnances différentes. Ces investissements nar-

cissiques se déploient en parallèle des investissements objectaux décrits par la psychanalyse classique. Pour soigner les troubles narcissiques, il convient d'être attentif aux manifestations du soi grandiose exhibitionniste et de l'imago parentale idéalisée. Les manifestations du soi grandiose exhibitionniste se révèlent dans le besoin d'être unique, dans la mégalomanie, dans l'attention solipsiste, dans le besoin d'être admiré. L'intégration normale du soi grandiose aboutit à une estime de soi réaliste. Par contre, certains sujets restent fixés à des configurations archaïques du soi grandiose et à des objets surestimés narcissiquement. Ces objets ne sont pas sentis comme séparés et indépendants de soi. Dans ces deux derniers ouvrages, *The restoration of the Self*, et *How does Analysis Cure ?*, Kohut reviendra sur cette question d'objets archaïques en admettant qu'il existe des objets-soi, *Selfobjects*, nécessaires au sujet et dont l'investissement narcissique est une condition de la santé psychique¹⁴. La cohésion du soi est dépendante du maintien des *objets-soi*. C'est pourquoi dans les troubles narcissiques, la crainte de la perte de l'objet occupe le premier rang devant l'angoisse de castration.

Les manifestations de l'imago parentale idéalisée se révèlent dans la présence inconsciente dans le soi d'un objet omnipotent admiré. Elles se révèlent dans l'admiration portée aux autres et dans la constitution des idéaux. Les pathologies du lien social, les croyances religieuses et les convictions idéologiques puisent leurs sources dans l'identification fusionnelle à cette imago. L'intégration du soi grandiose exhibitionniste et de l'imago parentale idéalisée conduit à l'établissement d'un soi cohésif. Les pathologies du narcissisme relèvent d'une perturbation du soi et de ses conflits avec le moi réalité. Ainsi, il peut exister un contraste entre le soi grandiose (inconscient) et le sentiment conscient d'infériorité. Inversement, l'image du soi grandiose peut se gonfler d'investissements narcissiques fantasmatiques créant un image mégalomane de soi. Si le soi en cours de for-

12. Kohut H., *The restoration of the self*, 1977, University of Chicago Press, 2009, p. 302.

13. « Donc, à la façon des représentations d'objets, le soi est un contenu de l'appareil mental mais pas l'un de ses constituants ; il n'est pas une instance de l'appareil mental. » Kohut H., *The analysis of the Self*, 1971, traduction française, le soi, 1974, Puf, p. 7.

14. Seul *How does Analysis Cure ?* publié en anglais en 1984 a été traduit en français, sous le titre *Analyse et guérison*, publié en 1991, aux Puf, collection le fil rouge.

mation, et donc vulnérable, a subi des traumatismes narcissiques, le soi grandiose va chercher à réaliser ses buts archaïques. Ce mouvement est observable dans les transferts en miroir où le patient va chercher à englober l'analyste dans son soi grandiose. Deux phénomènes de clivage peuvent être observés si le soi grandiose subit un défaut d'intégration. Le clivage vertical sépare le soi grandiose entre une section où se manifestent un manque d'estime de soi, des sentiments hypochondriaques et de honte, et une autre section où s'exprime la vanité. Le clivage horizontal, analogue au refoulement, sépare un soi grandiose inconscient d'un sentiment de réalité (moi réalité) et aboutissant à une diminution de l'estime de soi. Si l'adulte admiré (parent, partenaire) a déçu, l'imaginaire parentale idéalisée devient un objet-soi archaïque persécuteur. Le transfert sera un transfert idéalisant sur l'analyste. La situation analytique suscite l'installation de transferts narcissiques de différents types (en miroir et/ou imaginaire parentale idéalisée). Tous ces transferts sont mus par la recherche d'une restauration de soi en répétant dans le transfert les atteintes traumatiques pour tenter de les dépasser.

À partir de ces deux composants du soi, le soi grandiose et l'imaginaire parentale idéalisée, Kohut a développé de façon synthétique une théorisation des pathologies narcissiques. Dans l'état normal, le soi grandiose s'est transformé en une forme évoluée et positive de l'estime de soi. Il offre au sujet la sécurité d'une confiance en soi. Si par défaut d'intégration ou par une régression, il est altéré, des demandes solipsistes d'attention à soi apparaissent. Un pas de plus dans la régression entraîne une fragmentation partielle du soi grandiose en noyaux séparés. Cette fragmentation entraîne l'apparition d'une hypochondrie et d'une rage narcissique. La rage narcissique vise à détruire l'autre. Elle est issue de la peur de la fragmentation de soi, d'être soi-même anéanti. Enfin, s'il existe un défaut d'intégration empêchant la constitution de soi, ou si la régression est massive et irréversible, on observe une tentative de constitution du soi grandiose avec apparition d'un sentiment de grandeur irréel empreint d'une froideur affective comme dans les psychoses. Sur le versant de

l'autre composante du soi, l'imaginaire parentale idéalisée, on observe la même dynamique potentielle. Dans l'état normal, le développement de l'objet tout puissant internalisé entraîne une forme évoluée d'admiration des autres et une capacité d'enthousiasme. S'il existe une perturbation de l'intégration de cet objet, survient un besoin irrésistible de fusion avec l'objet tout puissant, c'est le stade de l'imaginaire parentale idéalisée. Un pas de plus dans la régression, et l'objet tout-puissant idéalisé est fragmenté en noyaux épars. Des sentiments religieux mystiques ou des aliénations idéologiques apparaissent. Enfin, si la régression est plus massive, elle devient irréversible. Une reconstitution délirante de l'objet tout puissant survient avec ses figures de persécuteur et ses machines à influencer.

Kohut a tenté d'expliquer le manque de clarté de la pensée de Freud sur la narcissisme par les difficultés narcissiques particulières du père de la psychanalyse. Il aurait été une personnalité à la sensibilité narcissique exacerbée ce qui l'aurait empêché de donner toute l'ampleur de son génie sur ce plan. C'est une hypothèse plausible, mais non prouvée, et guère utile. Plus productif nous semble de remarquer que la notion de soi est particulièrement difficile à identifier car typiquement complexe. Elle possède une valence consciente – on est conscient de soi – mais aussi une valence inconsciente – le soi est vulnérable à des traumatismes inconscients. Elle est liée aux autres instances : le soi est inséparable des idéaux, donc de l'idéal du moi. Ses relations au moi sont également complexes. Elles gagnent en clarté si on considère la distinction suivante. Le moi est appréhendable dans son opposition au ça et au surmoi. Par contre, il ne peut pas être utilisé dans la compréhension des motifs qui gouvernent l'action de l'individu dans le monde, ni le choix des relations d'objets. Moi et soi ne peuvent pas être appréhendés conjointement. Ils sont dans une relation de complémentarité. Si on observe le moi, donc dans son opposition aux motions inconscientes, on a pas accès à l'observation du soi. Inversement, si l'on observe le soi dans son projet de réalisation (*programme nucléaire de soi* selon l'expression de Kohut), dans ses échecs

comme dans ses réussites, on ne peut accéder aux motifs inconscients, (formations réactionnelles, défenses, fantasmes inconscients). Pour Kohut, la reconnaissance du soi et des transferts narcissiques induisent une modification de la technique analytique. L'empathie devient l'instrument de la prise de connaissance par l'analyste des perturbations du soi¹⁵. L'empathie est une méthode pour acquérir du savoir et un lien affectif entre deux personnes. Seule l'empathie permet de connaître les états du soi. L'empathie est nécessaire à l'enfant comme sa survie dépend de l'oxygène, pour reprendre une image employée par Kohut. Dans l'analyse, les défauts d'empathie de l'analyste blessent le narcissisme du patient. Inversement, des patients peuvent développer un transfert idéalisant sur l'analyste, accompagné d'un désir de reconnaissance, répétition d'un besoin frustré dans le développement narcissique. Si l'analyste, par défaut d'empathie, perçoit cette demande de reconnaissance comme une résistance liée à une manifestation de rivalité œdipienne, il passe à côté de la demande de restauration narcissique et déclenche de nouveaux traumatismes. L'empathie de l'analyste est nécessaire à la détection des blessures narcissiques de son patient. Elle ne signifie pas que l'analyste doit constamment être dans une compréhension empathique. Un des apports les plus originaux de la pensée de Kohut concerne une épistémologie clinique de la complémentarité. Soit l'analyste écoute le soi de son patient au travers de ses résonances empathiques se produisant dans son soi, soit il écoute les mouvements pulsionnels objectaux et leurs aléas œdipiens, mais il ne peut faire les deux simultanément. Les deux écoutes sont complémentaires au sens épistémologique du terme. L'art de l'analyse est dans le maniement de la complémentarité entre ces deux approches. C'est là un apport original mais qui a été abandonné par Kohut au fil du développement de la psychologie du soi qui devint la seule approche au détriment de l'analyse des pul-

sions et des perturbations œdipiennes, faisant la part belle aux censeurs des institutions psychanalytiques qui ont considéré sa pensée comme une hérésie¹⁶.

Avec les apports de Grunberger et de Kohut, nous disposons d'une assise solide pour aborder la complexité du soi. Ils ne circonscrivent pas la pensée psychanalytique sur le narcissisme. Mais ils nous sont suffisants pour notre projet. Le narcissisme est à la fois une force énergétique constante et est associé à une structure nommée *le soi* dont le statut est problématique à l'intérieur de la théorie analytique. Avant de l'aborder par la théorie de la complexité, nous devons encore souligner une dimension du narcissisme. Le narcissisme n'est pas uniquement au service de l'amour de soi pour maintenir l'unité du moi. Le narcissisme est nécessaire à la construction de la représentation de soi pour l'exercice de la pensée. Citons Daniel Wildlöcher :

« Penser à quelqu'un, c'est toujours situer la personne, l'événement par rapport à soi. Plus précisément, par rapport à une représentation de soi, car les deux pôles de l'action représentés sont indissociables et l'objet visé, la situation évoquée, définissent une représentation de soi partielle, une représentation de soi en situation. Lorsque la scène évoquée est chargée d'une valeur positive ou négative, la représentation de soi peut être considérée comme lieu de la projection du plaisir ou du déplaisir qu'engendre la scène représentée... selon les cas, l'investissement objectal ou l'investissement narcissique prédominera.¹⁷ »

15. « L'empathie est un mode de connaissance particulièrement adapté à la perception de configurations psychologiques complexes. » Kohut H. *Le Soi*, 1971, p. 313. Cf. en annexe l'observation clinique N° 14.

16. Bien que membre actif de l'IPA et présent dans le cénacle autour d'Anna Freud, Kohut fut considéré à la fin de sa vie comme l'auteur d'une thèse hérétique et fut exclu de l'Association Psychanalytique Internationale. La psychologie du soi s'est ensuite émancipée et a tenté un développement autonome qui s'est ensuite fondue dans le courant de l'intersubjectivité. Cf. Goldberg A., *Progress in Self Psychology*, Vol. 1 & 2, The Analytic Press, Hillsdale, NJ, London, 1995. La plupart des textes de ces ouvrages apportent peu d'éléments par rapport à l'œuvre de Kohut. Les textes les plus intéressants traitent de l'épistémologie de la psychanalyse : *Toward a Pure Psychology of Inner Conflict*, Robert D. Stolorow, *Can This Be Psychoanalysis*, Michal Franz Basch.

17. Wildlöcher D., « La relation narcissique », *Traité de psychopathologie*, Puf, 1994, p. 431.

Daniel Wildlöcher a montré clairement que le narcissisme n'était pas uniquement impliqué dans les relations d'amour de soi ou de la recherche d'objets narcissiques. Il est nécessaire à la conscience de soi. Le narcissisme a une valence cognitive qui s'actualise dans les représentations mentales et dans tous les rapports intra subjectifs. La simple introspection consciente de l'évocation mentale et des pensées anticipatrices est toujours associée à l'image de soi dans la scène mentale. En d'autres termes, la mentalisation nécessite la représentation de soi.

La contradiction

Nous sommes face à une contradiction. Le soi existe dans ses manifestations cliniques mais il est impensable dans le cadre de la théorie des instances psychiques de Freud. Si on lui accorde le statut d'instance, ses rapports avec les autres instances deviennent incompréhensibles. Il devient une sorte d'instance hybride comprenant des fonctions du moi, des figures de l'idéal du moi, des productions du ça, et des injonctions surmoiïques. Donner le statut d'instance au soi au même titre que les autres instances entraîne des contradictions logiques et un appauvrissement de la puissance conceptuelle de l'articulation des trois instances de la seconde topique. Lui accorder le statut d'un état qualitatif du moi ne permet pas de rendre compte de la relation narcissique. Le réduire à un idéal du moi, fonction du surmoi, ne permet pas de comprendre son rôle dans la maturation du moi avant l'instauration du surmoi. Nous ne pouvons pas non plus nous contenter des apories où nous entraînent l'investissement narcissique du moi, (comment le moi peut-il être sujet et objet ?) ni d'une théorie purement spéculaire du narcissisme (le moi est l'ensemble de ses identifications) car dès lors nous ne pouvons plus comprendre sa fonction dans la cognition. Les difficultés liées à la conception d'une instance narcissique viennent de la notion d'instance qui est entendue dans la métapsychologie freudienne au sens d'une entité douée d'intentionnalité. Le moi décide, choisit, fait des compromis, le surmoi exige, le soi distribue des gains, le ça impose, etc. Ce sont des métaphores

anthropomorphiques, illustratives et utiles, mais elles ont leurs limites lorsqu'il s'agit de penser leurs origines et leurs relations différentielles. Il n'est pas sûr que le modèle de la maison commune des instances soit la meilleure image. Nous devons dépasser ces métaphores et essayer de comprendre différemment la notion de soi. Sur le plan épistémique, le narcissisme, entité observable dans ses manifestations cliniques, nous entraîne aux confins de la psychanalyse et nous invite à investir de nouveaux horizons théoriques.

L'émergence du soi

La théorie de la complexité des organisations nous a familiarisé avec la possibilité de structures stratifiées douées d'autonomie dont les interactions font émerger de nouvelles strates organisationnelles aux propriétés inédites. L'émergence est un phénomène apparaissant dans les systèmes complexes soumis à une récurrence. Les systèmes complexes sont des systèmes où le tout est supérieur à la somme des parties ce qui implique un phénomène d'émergence se traduisant par l'apparition de nouvelles propriétés au niveau global. Dans la terminologie des systèmes d'information, on peut décrire l'émergence de la façon suivante : le retour des sorties d'un système sur les entrées de ce système (récurrence) génère l'apparition d'une instance de ce système. Cette instance émergente contient une représentation globale du système sous-jacent, mais elle dispose de propriétés nouvelles qui ne sont pas déductibles des propriétés inhérentes au système. Il y a émergence d'un niveau de complexité supérieur, inédit, non réductible aux éléments constitutifs connus du système. En termes de théorie des systèmes, le système s'auto-finalise en générant en son sein une instance protégée de ses entrées et de ses sorties et pouvant générer des inférences déductives sur son fonctionnement. Cette instance nouvelle est au sommet de l'évolution dynamique du système. Elle dispose de propriétés nouvelles mais intègre aussi une représentations des états possibles du système. L'histoire évolutive de ce système est encodée sous une forme inédite dans cette instance. Munis de ce concept, dont les applications sont multiples et

indépendantes des substrats, nous pouvons maintenant construire notre modèle du soi.

L'investissement de la libido sur le moi est un processus récursif. Qu'est ce que le narcissisme secondaire si ce n'est que le moi émet un investissement libidinal qui retourne sur sa source? Ce retour est l'analogie d'une récursivité, d'un retour sur l'émetteur. En accord avec la connaissance acquise des systèmes dynamiques complexes, cette récursivité entraîne l'émergence d'une nouvelle instance de complexité supérieure. Cette instance est le soi. Elle encode des propriétés émanant du moi. Dans le soi, sont encodées des représentations du corps magnifié et des idéaux. En accord avec la thèse de Kohut, et ses constantes vérifications cliniques dans notre pratique thérapeutique, nous admettrons l'existence d'une structure bipolaire dans le soi. D'une part, un soi grandiose qui doit être exhibé dans l'admiration (Kohut) pour l'obtention d'une compensation narcissique (Grunberger) aux frustrations liées au refus des satisfactions pulsionnelles, et d'autre part, un pôle d'identification à une imago parentale idéalisée. Ces deux pôles permettent la mise en tension du soi et le maintien de l'instance. L'émergence de cette instance et son maintien impose un investissement énergétique permanent : c'est le rôle économique dévolu au narcissisme, investissement pulsionnel du moi faisant émerger le soi. Le narcissisme n'est pas une étape dans le développement psychosexuel, il est un investissement énergétique dont la permanence est nécessaire à l'émergence du soi.

Notre modèle présuppose qu'il existe un moi avant le soi puisque celui-ci émerge de la récurrence. On pourrait admettre que le moi se différencie du ça par l'adaptation à la réalité puis se complexifie par l'intégration progressive des pulsions partielles. Le retour récursif de la libido entraîne ensuite l'émergence d'une instance de complexité supérieure : le soi. Cette vision chronologique linéaire est trop simple. Elle présuppose l'existence d'un moi sans conscience de lui-même avant l'intégration des pulsions partielles. Elle ne correspond pas à la réalité. Un enfant à la fin de sa première année a une conscience de soi bien avant l'intégration des pulsions orales, anales et phal-

liques. Toute conscience est conscience de soi. Mais nous ne pouvons pas revenir à l'hypothèse d'un narcissisme primaire qui est en contradiction avec les connaissances acquises sur le nourrisson, ni adopter les thèses de l'existence innée d'une intersubjectivité car elle fait l'impasse sur son développement. Il nous faut imaginer un modèle de développement où un soi peut émerger de façon précoce. En accord avec de nombreuses observations de cliniciens et hypothèses théoriques proposées par de nombreux auteurs, nous proposons de considérer comme réelle l'existence de noyaux disjoints du soi dès le début de la vie psychique, et probablement *in utero*. Ces noyaux de soi émergent autour des expériences sensorielles fractionnées et seront unifiés secondairement par l'intégration multimodale dans la relation à un objet poly-sensoriel. Cette unification nécessite un couplage avec la mère (ou le partenaire adulte) de façon à ce que l'expérience sensorielle disjointe soit unifiée par le psychisme de la mère (rêverie maternelle de Bion). Plusieurs moments critiques ont été décrits. Le premier est celui de l'alimentation (sein ou biberon) où l'échange des regards mère enfant et la reconstitution de la dyade permet une intégration des noyaux de soi. Un second moment critique est celui de l'attention conjointe vers le 6^{ème} mois. La mère oriente son attention sur un objet externe. L'enfant suit l'orientation du regard de la mère va porter conjointement son attention, devenue volontaire, vers cet objet. La genèse du soi est celle d'une intégration progressive de noyaux de soi innés existant dès la vie fœtale et organisés autour des structures sensorielles. La naissance n'est pas une étape décisive sur le plan de la construction de soi. Elle est un changement de milieu amenant la mère à assumer les mêmes fonctions de protection et de nourrissage que le milieu utérin. Le soi se développe probablement à partir de noyaux psychiques présents dès le début de l'embryogénèse neuronale, durant la vie fœtale, et qui s'agglomèrent (sauf pathologie autistique) durant les premiers mois de vie jusqu'au moment de cristallisation du soi que l'on observe lors de l'attention conjointe entre l'adulte parent et l'enfant. Cette attention conjointe précipite la conscience de soi car l'enfant prend conscience de la distinction des re-

lations entre soi et l'autre vis-à-vis de l'objet tiers. L'attention conjointe à l'objet tiers est le prototype de l'expérience individuannte.

La relation entre la sensorialité et l'émergence de noyaux de récursivité permettant une conscience de soi primitive s'inscrit dans le cadre général de la précurrence, phénomène qui a été décrit par le physiologiste anglais Sherrington¹⁸. Il avait remarqué le fait suivant. Dans les différentes lignées évolutives, le développement des structures du système nerveux central se réalise à partir des organes sensoriels permettant la perception à distance (vision, audition, olfaction) à la différence des organes sensoriels tels que le tact et le goût imposant le contact et qui sont à la source d'un développement moindre. De ce constat, Sherrington déduit que les sens à distance présentent une caractéristique particulière sur le plan fonctionnel. Ils permettent une anticipation de la survenue d'une attaque prédatrice et préparent les comportements de fuite ou de riposte. Cette anticipation - nommée *précurrence* par Sherrington - induit le développement d'un espace « intérieur », différent des réactions réflexes, et impliquant des représentations anticipatrices. Par cette anticipation, la précurrence implique le développement d'un espace « subjectif » et le développement d'un temps propre à l'organisme, en d'autres termes une conscience de soi. Nous disposons là d'une théorie remarquable. Elle associe l'expérience sensorielle à une évolution vers la complexité cognitive. Elle associe la construction de cartes mentales dans lesquels des objets sont immergés, (prédateur, proie, partenaire) à la conscience de soi. Cette conscience de soi est nécessaire à la virtualisation des exécutions potentielles avant la décision d'action. Elle s'oppose aux réactions automatiques de l'organisme par une men-

talisation des actions possibles¹⁹. L'homme étant lui aussi un être biologique et inscrit dans une lignée évolutive, il existe chez le nourrisson une précurrence contribuant à l'émergence d'une conscience de soi autour des expériences sensorielles. Toute la clinique des déficiences sensorielles, à laquelle nous avons consacré une grande partie de nos recherches, confirme l'importance de la précurrence. Dans les cas de surdité profonde congénitale, la pose d'une implantation cochléaire précoce permet l'émergence de processus cognitifs et psychiques que l'on n'observe pas chez les enfants sourds non implantés ayant une expérience principalement visuelle du monde. Cela ne signifie pas que les enfants sourds vivant une expérience purement visuelle du monde ne puissent construire une conscience de soi et développer une intelligence. Mais les lignées de développement entre les deux situations cliniques sont qualitativement distinctes. La comparaison entre ces deux lignées est une source de tout premier plan pour l'étude des relations entre conscience de soi et développement qualitatif de la cognition²⁰.

L'émergence de soi se réalise au travers de la récursivité, d'abord de façon fragmentée, autour de la précurrence perceptive, puis par intégration de ces noyaux en un soi cohésif doté d'une propriété essentielle, celle de la conscience de lui-même. La vie psychique du nourrisson alterne entre des moments de cohésion et d'autres moments où par nécessité le soi devient non cohésif. L'explication de ce fait tient à notre phylogénèse. Les premiers hominidés ont du quitter l'abri de la forêt (cueillette de fruits) et s'aventurer dans la savane. Ils se sont redressés au fil de l'évolution. La stature debout a imposé l'accouchement à neuf mois de grossesse au lieu des douze mois qui correspondent à la morphologie humaine. Nous sommes des prématurés à qui il manque

18. Sherrington (1857 – 1952). Le terme a été créé en 1906, a été réutilisé par Georges Thines dans les années quatre-vingt dans ses travaux sur la psychologie animale, puis est tombé en désuétude tant en éthologie que dans les sciences cognitives. Sherrington C., *The integrative action of the nervous system*, 1906, Cambridge, 1952.

19. Dans de nombreux tableaux de Gaspard Friedrich, un personnage est vu de dos, seul, regardant l'immensité de la nature. Au-delà de la thématique romantique de la philosophie de la Nature, c'est une belle illustration de la virtualisation liée à l'expérience de soi : solitude et virtualisation de l'acte de conquête possible du monde.

20. Cf. Virole B., *Surdité et Sciences Humaines*, L'Harmattan, 2009 et *Psychologie de la surdité*, DeBoeck, 3^{ème} édition, 2006.

un trimestre de vie fœtal. La bipédie a entraîné la libération de la main, la descente du larynx et le raccourcissement du bassin de la femme. Le canal pelvien devint alors trop étroit par rapport au volume du cerveau du nouveau-né. Ceci entraîna le déclenchement prématuré de l'accouchement du bébé humain avant la maturité complète de son cerveau. Pour répondre à une parturition devenue plus difficile, l'évolution a favorisé la naissance de fœtus de plus en plus prématurés, lesquels, en exigeant des soins de plus en plus importants et durables, ont requis une structuration plus grande du groupe social, donc le développement de nouvelles compétences et une évolution vers l'hominisation²¹. En contrepartie, l'être humain est devenu dépendant après sa naissance d'un maternage intense, liée à l'immaturité de ses appareils relationnels (perception, motricité, soi immunologique acquis plusieurs mois après la naissance). Il s'en suit la nécessité d'une prise en charge par la mère des fonctions immatures de l'enfant, fœtus trop rapidement mis au monde, et dont le soi n'est pas encore intégré.

Le soi est une instance acquise au cours du développement puis stabilisée pendant la vie et pouvant se réorganiser mais dans certaines limites. Nous pouvons changer intérieurement mais nous restons nous même, dans notre peau, dans notre histoire. Le soi nécessite une réinitialisation permanente qui est assurée par le rêve. Pour les physiologistes, la fonction essentielle du rêve est d'être une activité mentale nécessaire à l'entretien des réseaux neuronaux par l'activation d'une mémoire épisodique²². Le sommeil paradoxal assure l'entretien des réseaux de neurones, consolide la mémoire à long terme par le travail du rêve. Le rêve exerce une fonction individuante. Il assure le renouvellement de l'individuation en entretenant la variabilité des individus dans une population en stabilisant les expériences idiosyncrasiques au travers d'une visualisation en mémoire épisodique. C'est pour cela que l'expérience visuelle prédomine dans les

rêves. Le soi serait ainsi consolidé périodiquement par le rêve. Notons que cette thèse n'est pas en contradiction avec la théorie freudienne sur le rêve. Le rêve peut être nécessaire à l'entretien des réseaux neuronaux et dans le même temps servir à la réalisation des désirs inconscients tout en préservant le sommeil lent et ses autres restitutions fonctionnelles. La phylogénie des états du sommeil démontre que les états du sommeil ont tous leur utilité fonctionnelle²³. Les quatre états de sommeil, somnolence, sommeil lent léger, sommeil lent profond, et sommeil paradoxal récapitulent les réponses adaptatives des organismes au cours de l'évolution. La contrainte circadienne est liée aux variations de luminosité qui influent sur les horloges génétiques. La pesanteur a imposé l'hypotonie musculaire pour autoriser le sommeil aux vertébrés au sortir du milieu aquatique. L'homéothermie des oiseaux et des mammifères a permis un gain adaptatif en rendant possible la colonisation du globe terrestre au-delà des zones tropicales. Elle a imposé une activation permanente avec un risque d'épuisement élevé. Le système nerveux s'est adapté par le sommeil lent profond qui entraîne une réduction de consommation de glucose et d'oxygène dans le cerveau. Le sommeil lent facilite les processus réparateurs. Comme le système nerveux est ralenti pendant le sommeil profond, il s'en suit un risque de désafférentation synaptique. Pour limiter ce risque, l'évolution a développé le sommeil paradoxal. Le sommeil paradoxal relance les fonctions synaptiques dans des conditions d'isolement sensoriel et de paralysie. La contrainte éthologique regroupe l'ensemble des dangers présentés par le sommeil. La plus grande quantité de sommeil paradoxal chez les prédateurs s'explique par l'avantage procuré en termes de plasticité cérébrale. Le sommeil de l'Homme récapitule ces différents moments évolutifs mais curieusement leur acquisition chez l'enfant se réalise en ordre inverse. Du fœtus à l'adulte humain, les différentes contraintes apparaissent en ordre inverse de celui de l'évolution des espèces : le rythme circadien apparaît après le sommeil paradoxal et le sommeil lent. La

21. Susanne Ch., et coll., *Anthropologie biologique*, De-Boeck, 2003.

22. Juvet M., « Programmation génétique itérative et sommeil paradoxal », *Confrontations psychiatriques*, N° 27, 1986.

23. Juvet M., *Neurophysiologie des états de sommeil*, Paris, CNRS, 1965 et Poirier R., *Phylogénie et ontogénie du sommeil*, Institut Danone, 2010.

phylogénie du sommeil est en tous cas explicite. L'ensemble des phases du sommeil est une récapitulation nécessaire des adaptations. Le rêve de la phase paradoxale, dernière évolution de la complexité adaptative, peut servir à la réalisation de désirs inconscients (Freud), servir au maintien de l'individuation psychique par le soi (Jouvet) et protéger le sommeil.

La cohésion cognitive

Une des énigmes les plus résistantes de la psychologie est le phénomène de la vicariance. Une fonction, assumée par un système organique se trouve dans certaines circonstances, assumée par un autre système. Le cas le plus évident est celui de l'équilibre assumé normalement par le système vestibulaire et ses capteurs de la gravité, de la posture, de l'accélération et qui peut être assumé en cas de destruction bilatérale du vestibule par une intégration des informations visuelles et proprioceptives²⁴. Les descriptions neurophysiologiques de la vicariance ont atteint des sommets de raffinement mais elles ne peuvent expliquer sa nature. Si deux systèmes distincts peuvent se substituer l'un et l'autre sur le plan fonctionnel alors soit ils transmettent une information identique, soit un système tiers est capable d'interpréter correctement les informations même si celles-ci sont d'un autre format. La première alternative est fautive. Les informations gravitaires du vestibule ne sont pas encodées sous le même format et ne transmettent pas la même chose que des récepteurs tendineux. Il faut inférer l'existence d'un système tiers doté d'une constance informationnelle capable d'utiliser toutes sortes d'informations différentes pour aboutir à un résultat fonctionnel identique. Le soi, investissement narcissique du moi, est cette instance capable de réaliser

cette intégration en mettant en œuvre l'image holistique du corps. Toute modification du corps modifie le soi et inversement toute modification du soi a une répercussion sur le corps. Si un apport d'afférences nécessaire à une fonction est entravé, alors l'image holistique du corps utilise d'autres afférences pour maintenir la fonction (avec des degrés de réussite divers).

Nous devons préciser ce que nous entendons par image holistique du corps. La distinction entre le schéma corporel des neurologues et l'image du corps des psychanalystes n'est plus opérante. Il faut lui substituer la notion d'une structure complexe comprenant (1) l'image résultante des copies d'efférences de l'action (neurones miroirs)²⁵; (2) l'image du corps perçu, dans le miroir et celle perçu hors du miroir et actualisant d'anciens montages phylogénétique²⁶; (3) l'image de notre corps reconnu intégrant la reconnaissance de son identité en tant qu'individu nécessitant la nomination et donc le langage; (4) le corps reconnu qui nous permet de nous dire par exemple gaucher ou droitier et implique la connaissance de notre corps (intégré à l'hémisphère majeur alors que le corps perçu est intégré à l'hémisphère mineur); (5) le corps figuré, comme dans le dessin du bonhomme et qui implique la connaissance (« une main possède cinq doigts »); (6) et *in fine*, le corps investi de libido narcissique, le corps aimé par le moi et sur lequel les idéaux collectifs ont un impact (cf. la publicité). L'ensemble intégré de ces six images constitue l'image holistique du corps présente dans le soi. Toute modification d'une des composantes a un retentissement sur la synthèse holistique qui réagit pour compenser la modification comme l'atteste la clinique des déficiences sensorielles acquises et des amputations (membres fantômes).

24. Cf. Berthoz A., *La simplicité*, Odile Jacob, 2009. Nous avons suivi en psychothérapie de nombreux enfants sourds profonds congénitaux avec des aréflexies vestibulaires bilatérales qui ont pu construire des références posturales correctes grâce à la suppléance multimodale. Mais cette suppléance n'est compréhensible que s'il existe une instance intégrative qui assure la fonction malgré la déficience de l'organe. Cette instance intégrative est le soi.

25. Toute action du corps envoie une copie d'efférence qui est stockée.

26. Le réflexe de grattage est intégré à la moelle épinière. Il permet à l'organisme de se débarrasser de corps étrangers. En thérapie, il n'est pas rare de voir un patient se gratter au moment même où l'analyste prend conscience d'un élément qui n'est pas mentalisé chez le gratteur.

Il existe des fonctions cognitives qui peuvent être réalisées par le moi sans aucune conscience réflexive mais l'attention à l'objet qu'il soit externe ou interne (mental) nécessite l'apport du soi. La conscience de soi est nécessaire à l'attention à l'objet car celle-ci nécessite le choix d'un niveau de focalisation de l'attention. Placer devant un choix décisionnel, le moi ne peut aboutir à une décision qu'en investissant une représentation imaginaire où le sujet est représenté agissant dans un ou l'autre de ses choix. Cette évocation imaginaire utilise la représentation de soi. L'investissement narcissique du moi est une nécessité adaptative pour la cognition. Si on transpose ce processus sous un énoncé linguistique, cet énoncé serait en première personne : « je choisis de regarder précisément cet objet en faisant abstraction des objets qui l'environnent ». Cette activité attentionnelle a des corrélats neurophysiologiques. Elle est une histoire phylogénétique et un soubassement biologique (la capture). Elle a un coût cognitif²⁷. Elle ne peut être maintenue longtemps et nécessite l'activation de la mémoire de travail. Elle nécessite une intention. Le moi ne peut pas à lui seul décider d'une intention sans une évaluation de sa finalité, sans une anticipation de réalisation qui implique l'image de soi. C'est dans la tension entre le soi et le moi (conscience réflexive) que prend source l'intentionnalité attentionnelle. Le faisceau attentionnel permet la constitution de l'objet représenté en représentation différenciée du fond contextuel qui doit être inhibé. Il est le résultat d'une accommodation du moi au sens de lui donnait Paul Valéry : « une accommodation est une variation que doit subir un système pour satisfaire à des conditions données. Tout système à accommodation est complexe »²⁸. L'attention prépare l'action dans la vie animale. Elle est déclenchée par la détection de

formes types qui déclenchent des *affordances*, entités cognitives intégrées associant la perception, attention, action, signification²⁹. L'inhibition de l'affordance est une fonction dévolue au *soi*. Elle implique une conscience réflexive. Chez l'homme, l'attention prépare la mentalisation.

Lorsque nous échouons à un acte, nous ressentons une vexation, d'autant plus si nous sommes sous le regard d'un autre, et d'autant plus si cet autre est un objet-soi narcissique. La banalité de ce phénomène ne doit pas masquer son importance. Les petits événements émotionnels de la vie quotidienne peuvent être des indices de dynamiques psychiques complexes. Le narcissisme est impliqué dans les réponses émotionnelles liées aux succès ou aux échecs des actions entreprises. Le ressenti émotionnel à l'évaluation de l'action est une conséquence d'une des fonctions de soi, celle de la réflexion de l'acte. Le soi est l'espace de réflexion du moi. Au sens optique, comme au sens intellectuel. Le moi ne peut se prendre lui-même comme objet, il doit passer par la réflexion de soi. Toute altération narcissique se répercute sur la cohésion du soi entraînant un trouble de l'attention. Celui-ci se manifeste d'abord dans une difficulté de concentration sur les objets internes, puis secondairement sur les objets externes. Enfin, si le soi est plus gravement altéré, il peut apparaître des automatismes moteurs tentant de restituer la cohésion du soi (fonction auto-calmante).

La démarcation individuante

Le soi a en charge la construction et le maintien d'un sentiment d'individualité et donc de la démarcation des autres. Elle découle de la tension entre les deux pôles antagonistes constituant le soi et que nous reprenons d'après Kohut. La relation entre les deux pôles du soi est dynamique. Elle peut être représentée en terme de conflit d'attracteurs en utilisant les deux pôles du soi. Le premier attracteur est le soi grandiose

27. « Ainsi, par les phénomènes attentionnels sélectifs, *l'énergie mentale* se consacre à la réalisation d'un tâche donnée en ignorant les autres stimuli qui se présentent. L'attention entraîne alors des modifications dans les caractéristiques du champ visuel que l'on croyait statique. » Bear et coll., *Neuroscience : Exploring the Brain*, Williams & Wilkins, 1996.

28. Paul Valéry, *Attention, Cahiers*, II, La Pléiade Gallimard, 1973, p. 260.

29. Gibson J.J., « The Theory of Affordances », in R. Shaw et J. Bransford (éds.), *Perceiving, Acting and Knowing. Toward an Ecological Psychology*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates, 1977.

exhibitionniste. Il attire à lui les représentations et les fantasmes où le sujet s' imagine (ou se réalise) comme unique, réalisant une prouesse dotée d'attributs exceptionnels, et placé sur une scène où il est contemplé et admiré par l'autre. Cet autre peut être son objet d'amour, de désir, mais également un groupe, voire une foule anonyme. Le cœur de l'attracteur est l'individuation du soi, distinct de l'autre, devenu regard admiratif sur la réalisation de soi. Le modèle développemental est le regard aimant et admiratif de la mère sur la réalisation de son enfant qui, en retour, voyant la lueur admirative en retire une fierté et une confiance accrue en soi. Le second attracteur est celui de l' *imago* parentale idéalisée. Il attire à lui les représentations et les fantasmes où le soi se sent poussé à se fondre dans l'autre (l' *imago* parentale) perçue comme un être idéalisé aux capacités extraordinaires et à la toute puissance magnifiée. En étant poussé à devenir l'autre, à fusionner en lui, le soi cherche à perdre son individualité et son unicité. Il veut s'abandonner dans l'autre. Cette recherche de fusion est d'autant plus forte que l' *imago* est idéalisée jusqu'à en perdre toute référence à une corporéité. Sur le plan développemental, le modèle est celui de l'enfant percevant la toute puissance du parent, sa magnificence absolue et qui cherche à fusionner en lui pour vivre une expérience élationnelle.

Ces deux positions attractantes sont en conflit dans le soi. L'instabilité structurelle du soi résulte de la permanence de ce conflit. Comme nous sommes dans une situation dynamique à deux attracteurs, les différentes formes de résolutions du conflit sont aisément représentables. Si un attracteur domine l'autre, il entraîne le soi dans une position univoque. Dominé par le pôle attractif de réalisation grandiose, le soi se sent individué, singulier, mais il est entraîné dans des conduites de recherche constante d'admiration devant ses réalisations. Si l'admiration ne se produit pas, la vexation narcissique, la rage et la haine de l'autre envahissent le soi. Inversement, si le soi est dominé par l' *imago* parentale idéalisée, il cherche à être au contact constant de l'objet substitutif idéalisé. Il ne peut en être séparé. Si la fusion ne peut se produire (elle est tangentiellement impossible), le sentiment

de solitude devient douloureux et s'accompagne d'un appauvrissement de l'estime de soi ainsi que d'une haine pour l'objet idéalisé qui l'a négligé. Dans la religion, l'illusion d'une fusion potentielle est maintenue empêchant, la plupart du temps, la survenue de la haine de Dieu. Une troisième trajectoire passe par une zone d'instabilité. Le soi passe alors rapidement par des états instables avec des bifurcations rapides chaotiques entre la domination d'un attracteur et l'autre. Le soi peut ainsi rechercher l'admiration individuant et simultanément chercher la fusion avec l'autre ou alterner rapidement entre les deux états. Enfin, une trajectoire continue peut être tracée entraînant le soi dans une position optimale, à bonne distance des attracteurs, sans chuter dans l'un ou dans l'autre. Le soi est alors individué, singularisé, sans un besoin excessif d'admiration de l'autre. Dans le même temps il est partie intégrante, mais non fusionnée, avec un idéal collectif, héritier de l' *imago* parentale idéalisée.

La virtualisation

La virtualisation de soi est issue de l'instabilité générée par la tension entre les deux pôles, le soi grandiose et l' *imago* parentale. Si l'un des deux attracteurs prend le pas sur l'autre, il en résulte une désorganisation qui ne peut être compensée que par un apport externe. Ainsi la tendance à l'aliénation collective qu'elle soit religieuse ou idéologique s'explique par la domination de l' *imago* parentale idéalisée sur le soi. L' *aliénation religieuse* peut être réinterprétée, non plus uniquement comme une illusion mais comme une solution au problème de l'altérité liée à la domination du soi par l' *imago* parentale idéalisée. La faiblesse (ou la distorsion) du pôle antagoniste (le soi grandiose exhibitionniste) entraîne une difficulté de l'individuation et le basculement dans une fusion du soi dans l' *imago* idéalisée. L'extension du fait religieux dans nos sociétés actuelles obéit à une logique identitaire. Le sujet croyant ne peut être soi que dans la fusion narcissique avec une croyance partagée par d'autres. La même dynamique existe pour l' *adhésion idéologique*. Les idéologies sont des religions laïques. Elles obéissent

à un ensemble de déterminations multidimensionnelles. Les contenus des idéologies ne peuvent être réduits aux seules dimensions psychologiques car ils résultent de déterminants économiques, sociologiques et culturels. Mais la dimension narcissique dans les idéologies est forte. Elle vise à maintenir le soi dans une position d'idéalité. Par exemple, l'idéologie de « gauche » résulte d'une l'identification du soi à une imago idéalisée. Celle-ci prend la forme d'une position éthique, l'aide au plus faible, la conscience de classe, l'identification à une minorité discriminée. Cette idéalisation conforte le soi du sujet dans une position narcissique (« Je m'aime être de gauche et n'aime pas les gens de droite qui sont mauvais, égoïstes, bêtes, fascistes en puissance, etc. ») mais l'entraîne à se soustraire, souvent, au principe de réalité (la raison d'État, l'inégalité naturelle, les nécessités, etc.). De façon symétrique, l'idéologie de « droite » permet l'identification du soi à une position égotiste (moi et après les autres) au détriment de la compréhension du sens constructif de la sollicitude pour les plus faibles, et donc, souvent, au détriment de l'intelligence (l'aide au plus faible est constitutif du lien social dont nous profitons tous).

Inversement, la domination du soi grandiose entraîne une désorganisation du soi qui doit être également compensée. La pathologie est un mode de compensation. La créativité individuelle en est un autre. La virtualisation de soi explique la prédominance de la narrativité. La *fiction* comme source de plaisir pour l'Homme a été peu étudiée en tant que telle. Pourquoi éprouve-t-on tant de plaisir à la fiction ? S'agit-il uniquement du plaisir pris à l'expression sublimée d'un fantasme refoulé (comme dans la *Gravida* de Jensen analysée par Freud) ou la fiction exerce-t-elle aussi une fonction nécessaire à l'anticipation de la réalisation de soi ? Car le soi est structurellement instable et ne peut se maintenir qu'au prix d'une anticipation de réalisation. Il utilise les sources du passé infantile (le narcissisme élationnel, la paradis perdu) en le projetant comme représentation but de sa transformation. La *fiction* est une réalisation de cette anticipation. Elle n'est pas uniquement une réalisation de désir mais assure une fonction pri-

mordiale de l'activité psychique : la cohésion du soi par son décentrement fictionnel. La capacité à raconter son histoire n'est pas simplement une performance narrative engageant la conduite linguistique d'un récit³⁰. La fiction n'est pas une pure œuvre d'imagination sans valeur de vérité³¹. La fiction est la production nécessaire de soi. Elle peut être créée par un auteur, reçue par un lecteur, vue par un spectateur, agie dans un jeu vidéo. Elle est toujours une création anticipatrice. Le soi est un pronom personnel réfléchi de la troisième personne du singulier. Nous pouvons rajouter *au futur* à la liste déjà longue de ses qualités grammaticales.

Références

- Bear et coll., *Neuroscience : Exploring the Brain*, Williams & Wilkins, 1996.
- Berthoz A., *La simplexité*, Odile Jacob, Sciences, 2009.
- Chevalier J.C., *Grammaire du français contemporain*, Larousse, 1997, p. 235.
- Dessuant P., *Le narcissisme*, Puf, 1983, 2007.
- Gibson J.J., « The Theory of Affordances », in R. Shaw et J. Bransford (éds.), *Perceiving, Acting and Knowing. Toward an Ecological Psychology*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates, 1977.
- Goldberg A., *Progress in Self Psychology*, Vol. 1 & 2, The Analytic Press, Hillsdale, NJ, London, 1995.
- Golse B., Missionier S., *Récit, attachement et psychanalyse*, Eres, 2008.
- Green A., « Le narcissisme primaire, structure ou état », *L'inconscient*, 1966, 1, pp. 127-156, 1967, 2, pp. 89-116.
- Green A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983.
- Greenberg J.R., Mitchell S.A., *Object Relations in Psychoanalytic Theory*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts and London, England, 1983.
- Grunberger B., *Le narcissisme*, essai de psychanalyse, 1971, Payot, 1993.

30. Golse B., Missionier S., *Récit, attachement et psychanalyse*, Eres, 2008 avec des contributions, dont celles de Laurent Danon-Boilleau sur le thème de la narrativité comme construction de soi.

31. Sur le thème de la véridicité de la fiction, cf. Pavel Th., *Comment écouter la littérature ?*, Paris : Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », 2006

- Hartmann H., « Ego Psychology and the problem of adaptation », 1958, translated by David Rapaport, *Journal of the American Psychoanalytic Association* Monograph Series Number One, International Universities Press, Inc. Madison, 1995.
- Jouvet M., « Programmation génétique itérative et sommeil paradoxal », *Confrontations psychiatriques*, N° 27, 1986.
- Kernberg O., « Narcissisme normal et narcissisme pathologique », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1976, N° 13.
- Kirshn L. A., « Kohut et la science de l'empathie », *Revue française de psychanalyse*, vol 68, 3, 2004.
- Kohut H., *Analyse et guérison*, 1984, Puf, Le fil rouge, 1996.
- Kohut H., *The restoration of the Self*, The University of Chicago Press, 1977.
- Kohut H., « Introspection, empathy, and psychoanalysis », *J. Amer. Psychoanal. Assoc.*, 7, pp. 459-483, 1959.
- Kohut H., « Introspection, empathy, and the semi-circle of mental health », *Int. J. Psycho-Anal.* 63, p. 395-407, 1982.
- Kohut H., *Le soi*, 1971, Puf, 1974.
- Oppenheimer A., *Heinz Kohut*, Psychanalystes d'aujourd'hui, Puf, 1998.
- Oppenheimer A., *Kohut et la psychologie du self*, Puf, 1996.
- Pavel Th., *Comment écouter la littérature ?*, Paris : Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », 2006
- Pradeu T., *L'immunologie et la définition de l'identité biologique*, thèse de philosophie, Sorbonne, Paris, 2007.
- Sherrington C., *The integrative action of the nervous system*, 1906, Cambridge, 1952.
- Stern D.N., *Le monde interpersonnel du nourrisson*, 1985, Puf, 1989.
- Susanne Ch., et coll., *Anthropologie biologique*, DeBoeck, 2003.
- Valéry P., *Attention, Cahiers*, II, La Pléiade Gallimard, 1973, p. 260.
- Virole B., *Psychologie de la surdité*, DeBoeck, 3^{ème} édition, 2006.
- Virole B., *Surdité et Sciences Humaines*, L'Harmattan, 2009.
- Wildlöcher D., « La relation narcissique », in *Traité de psychopathologie*, sous la direction de Wildlöcher D., Puf, 1996.

Annexe

La numérotation correspond à celle utilisée dans la base de cas cliniques répertoriée dans la *Complexité de soi*.

Observation 2.— Femme d'une quarantaine d'années, comédienne, intermittente du spectacle, trois enfants, surdité évolutive depuis l'adolescence. L'aggravation de la surdité entraîne une décompensation du soi, avec perte de l'estime de soi, auto dépréciation, sensibilité anormale paranoïde, sentiments d'étrangeté corporelle. Une implantation cochléaire est réalisée, un peu tardivement. Je mets en place un suivi psychothérapeutique post implant. Les nouvelles perceptions auditives s'intègrent difficilement à sa mémoire auditive ancienne. Sentiment d'étrangeté des nouvelles perceptions. Elles ne lui appartiennent pas. Elle peut fixer son attention sur ces nouvelles perceptions comme si elles étaient externes mais elle ne les assimile pas à soi. Je l'aide à verbaliser les éprouvés et l'a fait associer dans l'espoir qu'une restauration de soi se répercutera sur l'internalisation des nouvelles sensations auditives.

Observation 14.— Homme de soixante cinq ans. Long passé analytique depuis l'enfance pour conduites perverses, pédophilie. A été un patient des thérapies par cri primal dans les années soixante dix. Parvient ensuite à surmonter son dégoût de la femme et de son absence de pénis, se marie et a un enfant, X fragile, autiste. Reprends une thérapie avec moi à ce moment. Je prends le parti technique d'une approche empathique centrée sur les aspects narcissiques, peu d'interprétations, neutralité, mais aussi mise en garde devant les expositions de mon patient à des situations à risque (jeunes enfants, etc.). Arrive à contenir les pulsions pédophiles, aidé par la baisse due à l'âge. Travail de restauration de l'estime de soi centré sur une sublimation professionnelle réussie en lien avec le monde artistique.

Pour citer cet article :

Virole B., *La complexité de soi*, Charielléditions, ISBN 978-2-9528925-5-1 2011, pp. 207-229 & <https://virole.pagesperso-orange.fr/instsoi.pdf>